



EN
CARTES
MENTALES

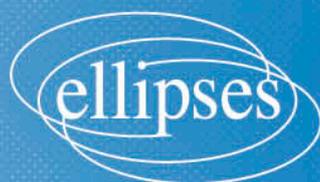
T^{le}

SPÉCIALITÉ

HUMANITÉS, LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE

EN CARTES MENTALES

- ❖ L'essentiel du cours
- ❖ 70 cartes mentales
- ❖ 4 sujets corrigés



ellipses

► Période de référence : du romantisme au XX^e siècle

► L'essentiel du cours

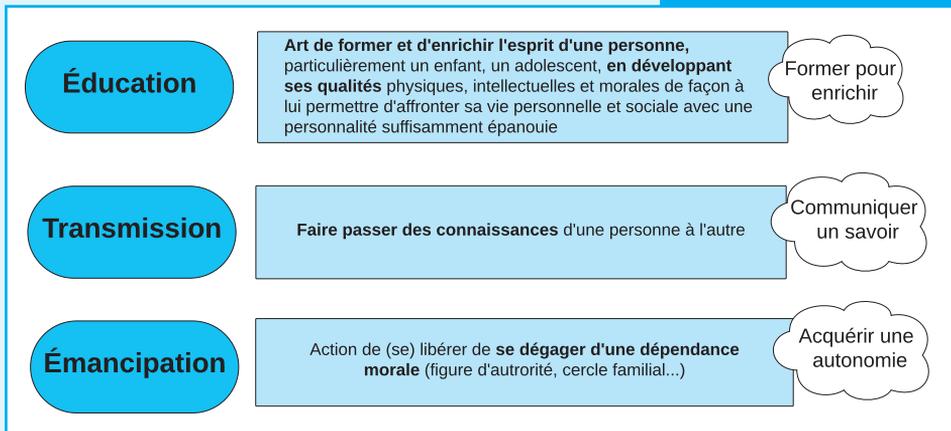
1 Éducation, transmission, émancipation : première approche

► 1.1. Premiers pas : interroger le thème

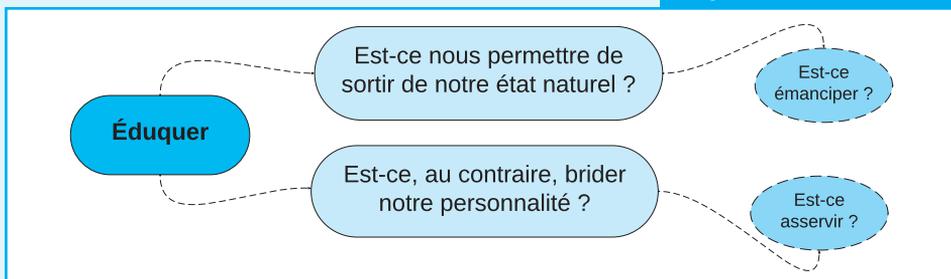
| Employer le mot juste



► Carte mentale 1



► Carte mentale 2



Entrer dans la thématique

L'éducation se traduit souvent par l'imposition, à l'apprenant, d'un cadre normatif et prescriptif. Voilà de quoi **restreindre notre personnalité**, brider notre créativité, empêcher notre singularité. Que veut alors pour nous l'institution scolaire, lieu privilégié de l'éducation ? Suppose-t-elle que nous soyons les **récepteurs d'un savoir transmis** ou aspire-t-elle à ce que nous devenions des **êtres libres et raisonnables** ? C'est là le problème majeur de « l'éducation nationale » – structurée autour de l'idée que l'autonomie intellectuelle, cette capacité à penser de manière réflexive, découlerait de l'assimilation d'un corpus de connaissances conforme à un programme préétabli. Comment, dans ce contexte, respecter la singularité de chacun ? Initier les élèves à l'exercice d'une parole libre, critique et argumentée ? Ceux-ci ne seraient-ils pas aptes à sortir de la caverne pour découvrir le monde par eux-mêmes ? Le maître ne vise-t-il pas à susciter la réflexion ? À transmettre et instituer un savoir qu'il s'agit ensuite de s'approprier ? Toute forme d'enseignement véritable ne suppose-t-elle pas une participation active de la part de l'élève ? Ainsi s'ouvrirait **la voie de l'émancipation**. Or, n'emploie-t-on pas ce mot pour évoquer le passage de l'homme esclave à l'homme affranchi ? Cela supposerait que **l'émancipation** soit le **fruit d'une contrainte**. C'est cet horizon à laquelle l'éducation semble inviter.



Carte mentale 3

Danièle Sallenave :

“Éduquer, c'est conduire dans le domaine des valeurs. Instruire, c'est transmettre à la génération future un certain nombre de connaissances”

Problématiser le sujet

Acquisition de connaissances et de savoir-faire spécifiques, accomplissement de soi, ouverture à l'autre, exercice d'un jugement réfléchi, apprentissage de la citoyenneté, accession à une culture déterminée, intégration sociale et professionnelle... L'éducation poursuit différentes finalités, variant selon les époques et les pays. Considérés dans leur globalité, ces objectifs peuvent toutefois sembler contradictoires. **Comment**, en effet, **allier uniformité des savoirs et adaptation à la diversité des besoins** et des aspirations des élèves ? Veiller à l'observation de normes rigoureuses, tout en encourageant le développement d'une pensée critique ? Concilier enseignement vertical et apprentissage autonome ? **Promouvoir, enfin, une démarche émancipatrice au sein même de l'école** – institution fondée sur l'obéissance ? Ces quelques problématiques nous invitent à réfléchir à la nature des contenus, méthodes et visées de l'éducation. En comprendre les tensions nécessite de plonger dans les mythes et récits qui ont façonné, depuis l'Antiquité, les théories pédagogiques. Cette mise en

perspective historique s'avère également essentielle à la compréhension des débats éducatifs contemporains. Comment, par exemple, garantir l'égal accès à une éducation de qualité, indépendamment de l'origine sociale ? L'accent aujourd'hui mis sur la division du travail nuit-il à la réalisation de l'idéal républicain – visant à former des citoyens éclairés, capables de prendre part au débat démocratique ? Autant d'interrogations qui guideront la progression de ce premier chapitre.

▶ 1.2. Éducation : un questionnement ancien, renouvelé en permanence

La question de l'éducation n'a pas attendu le début de la période qui nous concerne – *le romantisme* – pour occuper penseurs, écrivains et philosophes. **La maïeutique socratique**, pour ne citer qu'elle, **n'est-elle pas une réflexion sur la meilleure manière d'enseigner, centrée sur l'apprenant** et sur la manière de tirer le savoir de soi-même, avec l'aide du philosophe, accoucheur des esprits ? De même, le savoir-faire pratique, transmis de génération en génération, fait bien partie de l'univers mythologique, avec, notamment, le mythe de Protagoras portant sur le feu et son vol par Prométhée. Aux différentes espèces animales, la disposition naturelle, prévue par les deux frères ; à l'homme, oublié d'Épiméthée, le feu, réservé jusqu'alors aux dieux, et transmis par le biais de la culture, afin que l'homme puisse survivre. Compte tenu de la période qui nous occupe, nous nous concentrerons sur la manière dont la modernité a pensé l'éducation, la transmission et l'émancipation : une réflexion qui plonge ses racines dans la révolution humaniste. Car qu'est-ce que l'humanisme si ce n'est une **foi inébranlable en la capacité de l'homme** à aller de l'avant, à **s'éduquer**, à transmettre, et à faire progresser l'humanité ?

▮ L'éducation humaniste : un rêve utopique

À la fin du XII^e siècle, virent le jour des lieux de savoir, où l'on pouvait approfondir sa connaissance des textes bibliques et antiques. Dans ces universités médiévales, **la culture classique était la clé de voûte de l'éducation**. Elle reposait sur ce que l'on appelle les **sept arts libéraux**. Le **trivium** correspondait à la connaissance de la grammaire, de la dialectique et de la rhétorique. Si l'étude de la grammaire permettait une excellente maîtrise de la syntaxe, indispensable pour exprimer ses idées avec clarté, celle de la dialectique et de la rhétorique ouvrait les portes de l'éloquence. La méthode, immuable, consistait à choisir une question après lecture, à défendre son opinion sur le sujet, et à débattre selon un point de vue (*pro* et *contra*). Ainsi cadrées, les joutes oratoires menaient au métier d'avocat et d'homme politique. Le **quadrivium**, quant à lui, consistait en l'apprentissage de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie et de la musique. Ces savoirs fondamentaux n'avaient pas pour but d'éveiller l'homme ou de l'améliorer, mais plutôt de lui **faire acquérir un savoir purement formel**, logique, sans finalité sociale ou économique.

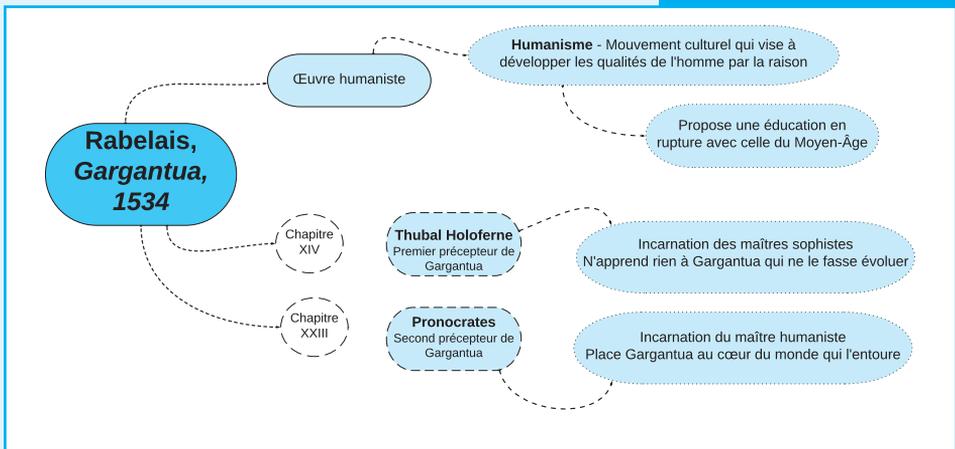
Ce **formalisme**, qui reposait sur des mécanismes de la pensée appliqués à n'importe quel type de contenu, **fut jugé trop restrictif et trop impersonnel** aux XV^e et XVI^e siècles. L'Humanisme se déploie alors dans un contexte intellectuel plus riche, tandis que la religion invite à repenser la manière de lire et d'interpréter les textes bibliques.

L'homme nouveau cherche à **entretenir un lien plus intime au savoir**, qui devient alors un **vecteur de progrès moral humain**. Le terrain est donc favorable à un **renouveau éducatif**, et la question devient même centrale, car il s'agit de **développer les qualités de l'Homme**, et de **tendre, par la raison, vers un modèle d'excellence** dans tous les domaines et dans tous les arts. On voit là le moyen de sortir de la barbarie, et d'entretenir un rapport plus ouvert au Monde. Mais cette éducation, qui entend inculquer des valeurs morales, et souhaite atteindre un **idéal de perfection**, n'éloigne-t-elle pas l'Homme de lui-même ? Ne l'empêche-t-elle pas d'exprimer sa vraie nature, ici jugulée et contrainte ? N'est-ce pas une **sorte de « dressage »** depuis l'enfance qui nierait sa personnalité propre ?

La question de l'éducation jalonne une œuvre emblématique de cette époque, *Gargantua*, écrite par Rabelais. Parue en 1534, elle comporte un sous-titre aussi fantasque que mystérieux, annonçant tout un programme : *la vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par Maître Alcofribas, abstrac-teur de quintessence. Livre plein de pantagruélisme*. Derrière la drôlerie du bateleur, se cache un humaniste qui offre une véritable réflexion sur l'Homme. Et c'est parce que celui-ci est « une grande merveille », comme le disait Pic de La Mirandole, qu'il occupe maintenant une « place au centre du monde » : **l'homme doit apprendre à se connaître**, à observer ce qui constitue son humanité, **afin de s'améliorer**. Si le terme « humanisme » n'est employé qu'au XIX^e siècle, les idéaux de la Renaissance sont bien au cœur des préoccupations de ceux qui enseignent les *studia humanitatis* (« sciences humaines »). Ce type de savoir est en rupture avec celui du Moyen Âge scolastique, dispensé jusqu'alors : trop d'importance était accordée à l'étude des commentaires, au détriment de la lecture des textes sources eux-mêmes. On préconise plutôt de **se référer aux écrits antiques originels, afin d'accorder plus de place à la réflexion**. Avoir de la mémoire ne suffirait plus. Et l'œuvre de Rabelais illustre cela au chapitre XIV. On y découvre Thubal Holoferne, premier précepteur du géant, et incarnation des sophistes : « On lui recommanda un grand docteur sophiste, nommé Maître Thubal Holoferne, qui lui apprit si bien son abécédaire qu'il le récitait par cœur, à l'envers, ce qui lui prit cinq ans et trois mois. » Quelle utilité de connaître un ouvrage par cœur et à l'envers ? Voilà bien l'illustration du discrédit jeté sur un enseignement médiéval dépassé : **Gargantua est figé par cette éducation et ne se perfectionne pas**. C'est ce que remarque d'ailleurs Grandgousier : « Alors, son père put voir que, sans aucun doute, il étudiait très bien et y consacrait tout son temps ; malgré tout, il ne progressait en rien et, pire encore, il en devenait fou, niais, tout rêveur et radoteur ». C'est auprès de Ponocrates que Gargantua découvre cette éducation nouvelle. Respectueux, le précepteur prend le temps d'observer son élève : « Quand Ponocrates découvrit la fâcheuse manière de vivre de Gargantua, il décida de le former aux belles-lettres d'une autre manière. Mais, pour les premiers jours, il la toléra, considérant que la nature ne subit pas de mutations soudaines sans grande violence » (chapitre XXIII). Puis il propose un programme bien différent, certes chargé, voire démesuré – à l'image du géant – mais avec des méthodes bien plus respectueuses, car elles visent à **mettre son élève en relation avec le monde qui l'entoure** : « En pleine nuit, avant de se retirer, ils allaient à l'endroit de leur logis le plus découvert voir la face du ciel, et là ils observaient les comètes (s'il y en avait), les figures,

les situations, les positions, les oppositions et les conjonctions des astres. [...] Puis avec son précepteur, il récapitulait brièvement, à la mode des Pythagoriciens, tout ce qu'il avait lu, vu, su, fait et entendu au cours de toute la journée. » Comme on le voit, Gargantua observe la nature et étudie par le jeu. Le chapitre montre aussi, qu'outre le fait qu'il s'améliore intellectuellement, il pratique le sport et prend soin de son corps (« *mens sana in corpore sano* », Juvénal, 1^{er} siècle après J.-C.). Si le caractère excessif de ce programme encyclopédique nous semble irréalisable, il est toutefois le symbole d'un savoir propre à la Renaissance, créant « un rond de sciences », comme le disait Joachim Du Bellay, ou une « érudition circulaire », comme la nommait Guillaume Budé. Ils entendaient par là que le savoir naissait de toutes les connaissances qui se reliaient entre elles de façon ininterrompue. C'est cette sortie des « ténèbres gothiques » (Pétrarque) qui permettra au personnage de Gargantua de devenir un idéal de gouvernance car, quel autre but conférer à l'éducation que celui de devenir un bon Prince ?

 Carte mentale 4



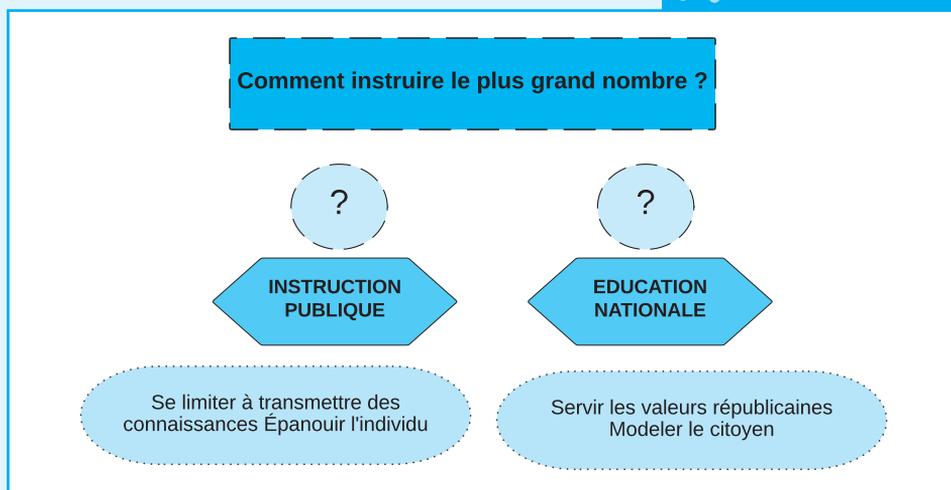
L'œuvre a pu mettre en relief deux types d'éducation à une époque charnière. Et on repère bien le paradoxe possible : former l'être n'empêche-t-il pas qu'il devienne autre chose que ce qu'il est originellement ? Cet épanouissement de la personne sera le souci, et la question, du Siècle des Lumières.

| Des Lumières à la République : l'instruction du plus grand nombre

Un long processus qui commence à la Révolution française finit par imposer l'idée que **c'est à la nation d'éduquer ses citoyens**. Car si le pouvoir est mis aux mains du peuple, il faut que celui-ci puisse prendre des décisions éclairées, en ayant connaissance de ses devoirs, en étant autonome dans son jugement, et en exerçant sa raison. Ainsi, il choisit librement, et en bon citoyen, le régime politique le plus juste. Condorcet, homme politique des Lumières, propose une refondation du système éducatif, qui doit revenir à l'État en termes d'organisation. Il ne parle pas d'« éducation nationale »

car l'expression ne convient pas, selon lui, « à l'indépendance des opinions ». Il lui préfère le terme d'« instruction publique ». Ce choix rendrait mieux compte du fait qu'il faille « armer contre l'erreur, qui est toujours un mal public, toute la force de la vérité ». Toutefois il considère que cette instruction « n'a pas le droit de décider où réside la vérité, où se trouve l'erreur ». **Le rôle de l'État doit donc, selon lui, se limiter à la transmission de savoirs** objectifs et universels : « Le but de l'instruction n'est pas de faire admirer aux hommes une législation toute faite, mais de les rendre capables de l'apprécier et de la corriger. » **Pour Condorcet, c'est un véritable devoir que d'instruire le plus grand nombre.** Certes, parmi ces citoyens éduqués, certains auront plus de talent naturel, de temps, et même d'argent, pour y parvenir, et cela pourrait sembler inégalitaire. Mais Condorcet ne le voit pas ainsi car cette instruction « ne soumet pas l'homme à un autre ». En effet « si elle offre un appui au plus faible, sans lui donner un maître, alors elle n'est ni un mal, ni une injustice » (*Cinq Mémoires sur l'instruction publique*, 1791). Selon lui, il ne faut donc pas craindre d'éclairer les hommes, car la société ne peut qu'y trouver des bénéfices, comme celui d'augmenter la masse des connaissances utiles : « Le but d'une instruction nationale (est de) diriger l'enseignement de manière que la perfection des arts augmente les jouissances de la généralité des citoyens (afin) qu'un plus grand nombre d'hommes devienne capable de bien remplir les fonctions nécessaires à la société. »

L'objection, qui pourrait être celle des partisans d'une éducation nationale, serait que l'instruction publique n'affirme pas suffisamment les valeurs républicaines. Mais cette posture ne servirait-elle pas d'abord l'État ? Ne confinerait-elle pas, au mieux à une sorte de paternalisme, au pire à une forme de propagande ? Sous Napoléon I^{er}, l'éducation est un « moyen de diriger les opinions politiques et morales ». Ce « despotisme doux » inverse donc bien la fonction première de l'éducation, car là l'émancipation de l'Homme n'est pas la finalité du projet : les intérêts de l'individu sont desservis au profit de ceux de l'État. Selon Tocqueville cela « réduit chaque nation à n'être qu'un troupeau ». En ce cas, l'enseignement laïc et républicain n'aurait fait que remplacer celui des ecclésiastiques, estime Durkheim. Les deux expressions ne sont donc pas équivalentes et chacune d'elle a un sens et un dessein précis : « L'instruction publique éclaire et exerce l'esprit, l'éducation nationale forme le cœur ». Ces mots de Rabaut Saint-Etienne révèlent bien, dès 1792, les deux projets différents. Des lumières à la République, le débat philosophique, qui oppose « instruction » et « éducation », « autorité enseignante » et « autorité éducative », reste vif. Car qui doit-on former ? Selon quel dessein ? L'État, peut-il modeler le citoyen ? Ou doit-il restreindre son intervention pour n'être que vecteur dans l'acquisition des connaissances ? À Condorcet, pour qui l'éducation est un outil de formation du citoyen, permettant à l'idéal républicain de se réaliser, s'oppose Rousseau et les penseurs de la *Bildung*, pour qui le génie individuel et les talents singuliers doivent s'épanouir. Si cette idée peut sembler à première vue épanouissante pour l'Homme lui-même, elle peut aussi laisser l'individu dans un sentiment d'inutilité pour autrui. À d'autres, elle peut même paraître laxiste, puisqu'une telle souplesse ne soumet l'Homme à aucune contrainte, qui pourrait être stimulante.



Le mythe républicain : une incarnation idéalisée en littérature

La littérature se fait écho de l'instruction donnée à tous, véritable **mythe républicain**. N'est-ce pas le cas de Julien Sorel, personnage principal du roman de Stendhal *Le Rouge et Le Noir*, paru en 1830 ? Méprisé par son père charpentier, qui lui reproche de passer ses journées à lire, Julien parvient, grâce au curé du village, à devenir précepteur des enfants du maire. **Cette ascension sociale, souvent décrite dans les romans d'apprentissage du XIX^e siècle, se bute toutefois au monde des dominants.** Au chapitre VI du livre I, Julien montre aux enfants de M. de Rênal, le maire, comment réciter une leçon. Le premier mot d'une page lui suffit à réciter la page complète devant les yeux ébahis des enfants, des domestiques et de M. de Rênal. Certes, Julien remporta le respect de tous, mais il n'était pas encore sorti de sa condition initiale. Stendhal note : « L'amour propre de M. de Rênal était inquiet ». On mesure la crainte du maire : un jeune homme, déclassé socialement mais ambitieux, pourrait ainsi lui faire de l'ombre...

Au XIX^e siècle, Jules Ferry rend l'école obligatoire pour tous, de l'âge de 6 ans à l'âge de 13 ans. On y dispense un **enseignement laïc et gratuit**. On peut toutefois faire remonter cet idéal à Condorcet, qui insistait, dès le XVIII^e siècle, sur deux notions conjointes : la sécularisation totale du corps enseignant (« Les peuples qui ont leurs prêtres pour instituteurs ne peuvent rester libres »), et une instruction morale fondée non pas sur la religion, mais sur « nos sentiments naturels et sur la raison ». Pour Ferry, c'est aux instituteurs que revient la mission de diffuser plus massivement les valeurs républicaines dans ces nouvelles écoles. Ces maîtres, très respectés socialement, ont fait l'objet d'éloge et de portraits célèbres, portés par la mémoire des écrivains. On peut le voir dans *L'Argent* de Charles Péguy, paru en 1913 : « Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. » C'est à cet écrivain que revient l'expression métaphorique de « hussards noirs » pour désigner ces jeunes

détenteurs du savoir. Elle fait référence aux hussards de l'armée hongroise, réputés pour être courageux, mais aussi à l'escadron, vêtu de noir, dont se dote la jeune République française. Le père de Marcel Pagnol fut l'un d'entre eux, et c'est avec beaucoup de fierté que l'écrivain observe dans *La Gloire de mon père* (paru en 1957), cet homme dévoué à l'instruction des enfants du peuple : « Je restais assis, bien sage, au premier rang et j'admirais la toute-puissance paternelle. » Repérés par les instituteurs, les jeunes pousses prometteuses de la République, devaient « affronter le brevet supérieur » pour devenir à leur tour instituteur : « Alors, par une sorte de déhiscence, la bonne graine était projetée aux quatre coins du département, pour y lutter contre l'ignorance, glorifier la République, et garder le chapeau sur la tête au passage des processions. »

La figure emblématique de l'instituteur marqua bon nombre d'écoliers au début du xx^e siècle. Issu d'un milieu humble, la mère de Charles Juliet à laquelle l'écrivain s'adresse dans une sorte de lettre qui occupe la première partie de *Lambeaux* (1995), éprouva elle aussi une reconnaissance infinie pour celui qui la nourrissait intellectuellement, et qui aurait pu la hisser hors de son milieu paysan peu stimulant. Juliet emploie la deuxième personne du singulier dans ce roman autobiographique pour retranscrire les pensées de sa mère biologique : « Ce qui constitue ton univers – le maître, les cahiers et les livres, le tableau noir, l'odeur de la craie, les cartes de géographie, ton plumier et ton cartable, cette blouse noire trop longue que tu ne portes que les jours de classe – tu le vénères. » Albert Camus, fils d'une mère analphabète, voyait lui aussi en son maître, M. Germain, un guide. Alors qu'il venait de recevoir le prix Nobel de Littérature, en 1957, il eut, bien sûr, une pensée pour sa mère mutique, mais il adressa aussi une lettre à celui qui lui fit passer le certificat d'études : « Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. » Dans sa réponse à son « petit Camus », Louis Germain évoque ainsi sa mission : « Je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant : le droit de chercher sa vérité. » Nouveaux missionnaires, les instituteurs avaient pour objectif d'éradiquer la misère grâce au levier de l'éducation. Pagnol nous éclaire sur ce sacerdoce laïc et nous amuse avec l'anecdote d'un ami de son père, qui « avait débuté dans un quartier de Marseille : quartier pouilleux, peuplé de misérables où nul n'osait se hasarder la nuit. [...] Et comme un soir mon père lui disait : "Tu n'as donc jamais eu d'ambition ? — Oh mais si ! dit-il, j'en ai eu ! Et je crois que j'ai bien réussi ! Pense qu'en vingt ans, mon prédécesseur a vu guillotiner six de ses élèves. Moi, en quarante ans, je n'en ai eu que deux [...]. Ça valait la peine de rester là." »

Ainsi, les pensées, les espoirs et les prophéties de Victor Hugo, homme de Lettres et député dont la voix avait ouvert le xix^e siècle, semblent se concrétiser grâce à ces « hussards noirs ». En effet, le père des *Misérables* s'était engagé pour l'éducation, et avait œuvré en tant qu'homme politique pour que le peuple soit éduqué et sorte de la misère qui le gangrène. Pour cela Hugo préconise une attitude plus républicaine que chrétienne, et choque les plus conservateurs en affirmant : « Il faut remplacer l'aumône par l'assistance qui fortifie celui qui en bénéficie. » (1849, *Discours à l'assemblée*). En premier lieu, pour y parvenir, Victor Hugo prône l'éducation pour